

Khajurâho, 2005

Dieux amants de Khajurâho. Ils se tiennent par la taille de la pierre de sable et sortent par elle en souriante révélation. On adore ceux qui ont vécu leur rêve ou on est le rêve qu'on adore. L'artiste ausculte la roche et y entend, y voit battre mille milliards de sphères dans le grain et la poussière. Il ausculte ces sphères et y découvre dans un frisson la fission et la fusion, ensemble, l'âme dans la matière, divin couple enlacé, et les sculpte.

Que contemplent ces dieux, quand nous les contemplons, de leurs yeux au grain clair sans pupilles, grands ouverts comme une plage joyeuse dans le Soleil ? Quel horizon plus lointain que le leur ? Ou bien sont-ils dans la pure béatitude de leur être baigné par les vagues amoureuses de leur coït ? Grés doux comme une peau dorée de Khajurâho. « *Sand stone* », pierre de sable, Éden de dune et d'unité, et nudité des déités. Qu'est-ce qui s'émeut en nous avec les lignes de leurs corps ? Feinte de corps pour l'esprit qui veut, voudrait aller en ligne droite entre deux points et mettre entre parenthèses le monde tout autour, feinte de

corps pour la hâte de saisir par un désir dérisoire ce qui veut faire pleuvoir sur nous une pluie d'or. Ce qui émeut dans le déhanchement de ces dieux amoureux, c'est cet instant où la ligne devient sphère. La sphère qui se déhanche à son tour devient huit, infini. Le déhanchement est ce corps déconcertant pour la raison qui résonne avec le concert universel.

La félicité de ces couples divins qui s'avancent au bord du temple comme au balcon de leur demeure, le ciel dont ils viennent, où ils voyagent, qu'ils habitent pour nous, et pour nous dire sa beauté et nous appeler à la rejoindre, cette aliène et intime félicité est à elle-même inaliénable, parce que dépourvue de liens.

Elle vient de cet espace immense, antérieur, intérieur, qui vient de l'acquiescement total à ce qui est. Inaccessible liberté de qui s'immole au feu de l'instant présent et voit venir à lui tous les mondes en pèlerinage s'immerger dans son esprit, s'y dissoudre et s'y reconnaître. L'antématière, l'antimatière, l'amant de la matière, la Matière elle-même, c'est l'Esprit.

*Maitreya Gandhara, Indian Museum Calcutta,
2006*

Art du Gandhara, art gréco-bouddhiste.
Le bouddha Maitreya sera le dernier à venir
pour rétablir le Dharma sur la Terre.
Comme le dieu persan Mithra, il est « Celui
qui aime ».

La mêlée des armées d'Alexandre et des
peuples d'ici fut un mélange des eaux qui en
se retirant a laissé quelques merveilles, là
où le fils d'Olympia et de Zeus avait échoué
avec Roxane son épouse de Bactriane à
transmettre une descendance.

Sculptures comme des perles de sueur
devenues minérales avec le temps issus du
Maithuna, le coït sacré, de l'Inde et de
l'Occident sur le corps de l'Orient profond,
des amours de la raison grecque et de
l'extase indienne, à l'acmé cachemirienne des
armées d'Alexandre en conquêtes, en quête
d'autres déraisonnables horizons à l'est
d'Athènes. Jusqu'en ce Cachemire, terre non
dualiste de Shiva où s'achevèrent ses duels.

Maïeutique, *Maithuna*, Maitreya. De
Socrate à Platon, De Platon à Aristote,
d'Aristote à Alexandre. Et d'Alexandre à
l'Inde.

Ce bouddha de l'Indian Museum de Calcutta est un astre de pierre lourd – et tel est le sens du mot gourou : « pesant ». Les formes d'un guerrier, la prestance d'un juge, le regard de la dernière chance offerte gravement avant l'effondrement. Comme un morceau de Soleil tendant sa main comme une torche avant qu'elle n'enflamme notre âge noir et fossile. Cheveux sur les épaules, rayons descendus parmi les hommes. Et flot de la cascade, car il est feu et eau. Tête et chevelure forment un triangle dans le cercle de l'aura. La toge et ses plis sont le signe des ondes qu'il émet depuis le large de l'Océan et de l'Espace. Le Christ et les bouddhas du Gandhara sourient rarement, contrairement aux dieux indiens. C'est que les dieux peut-être ignorent la condition humaine, planent au-dessus des hommes dont ils ne partagent que les épouses et la fumée des sacrifices. Jésus et Bouddha furent, sont pleinement humains, triomphant de la passion, de la souffrance. Ils savent le chemin long de ceux qui les suivent parce qu'ils les aiment et ils les aiment aussi.

Et les torsos ronds des héros de l'Eveil sont décorés de colliers aux perles glorieuses, qui

disent les routes parcourues, la poussière et les émulsions d'étoiles qui ont vu leur passage. Lourdes parures, comme la Voie Lactée peut-être et ses astres magnifiques soulevés par le souffle de l'homme universel. Les mains posées, l'une dans l'autre, l'âme apaisée, fin de la dualité et les bras comme des fleuves dont les doigts sont les deltas, se jettent l'un dans l'autre. Homme unifié, magnifié, magnétique, gangétique. Jour et nuit, Lune, Soleil, tout cohabite dans l'espace de son esprit. Moustaches en ondes calmes, homme incarné et souffle émanant des narines au-dessus. Boddhisattva, homme pneumatique, c'est à dire, selon les anciens gnostiques grecs, homme établi dans le souffle, *pneuma*, dans l'inspir et l'expir, homme spirituel. Et comme le souffle fait l'amour avec la chair, il laisse se faire l'hymen, il est sphère et l'humaine plaie se referme, la plainte ancienne s'éteint dans la plaine ouverte de leur lit.

La robe d'un côté accrochée à l'épaule, comme un voile levé, le rideau sur un rite, le corps de l'homme sacré. Et de l'autre côté, des bracelets ceignent le bras comme le cadeau de celle qui désire, amoureuse,

qu'on se souvienne d'elle. Cadeau pour la déesse qui s'est dénudée pour lui qui n'a pas eu peur d'elle, qui a su devenir son miroir et amant et le lac de son bain, le témoin de sa danse, et celui de l'alliance.

Entre deux îles, Bombay, août 2007

Deux pôles, deux points, deux hauts-lieux sont au Sud et au Nord de Bombay : l'île d'Elephanta avec la tête aux trois visages de Shiva, et l'île reliée à la terre par une digue, du mausolée du saint Hajji Ali. Tout commence et finit par les eaux. Entre les deux, la ville sous tension dont le flux, Samsara électrique, brille et brûle entre les deux Nirvanas. Nirvana originel et dernier de Shiva, dieu du feu et des cendres, et fana, annihilation d' Hajji Ali. La grotte de l'hindou, la tombe du Musulman, trous noirs où la lumière vers l'autre rive va en pèlerinage aux sources, au souffle. Et entre les deux demeures mâles et obscures, le

temple de Mahalaxmi, la grande déesse de la richesse, l'opulente épouse de Vishnou, à laquelle Bombay rend un culte par ses actes et sa hâte à produire, amasser, consommer chaque jour. Quelle autre ville au monde eut une pluie d'or comme elle, lorsque le quatorze avril 1944, un navire amarré dans son port explosa, projetant des lingots en plusieurs points de la capitale marathe? 14-4-1944, les numérologues indiens durent remercier le Soleil, comme ses fidèles, Lakshmi.

Comprendre, quand on est en bateau vers le Shiva d'Elephanta, sur la mer d'Arabie déserte, ou quand on marche sur cette digue vers la tombe d'Hajj Ali, digue où s'égrènent les aveugles, les manchots, les culs-de-jatte, les lépreux, les veuves, les orphelins, les vieillards borgnes ou voyants, ceux qui pèsent les hommes pour une roupie sur une balance portable et ceux qui soupèsent ton âme gratis dans leurs sourires et leurs soupirs du fond de leur pauvreté, et ceux qui ne tiennent plus qu'allongés sur le dos,

parce qu'ils n'ont plus ni bras ni jambes, mais qui chantent les louanges d'Allah à gorge déployée, pour quelques pièces et la pitié de ceux qui passent... comprendre dans cette brève navigatio, que tout et tous veulent à la fois vivre et mourir, et s'étendre et s'éteindre. Si la rose est le symbole soufi par excellence, alors cette digue vers le mausolée du soufi est une tige vers le cœur de la fleur, et chaque médiéval, antique, éternel misérable est une épine qui nous blesse et nous bénit, nous saigne et nous enseigne, nous retient et nous entretient des misères et mystères de notre incarnation, sur la route que bordent une boue sale ou des vagues salées, selon que la marée est haute ou basse. Et quand on a franchi les questions et les miroirs de ces maîtres de vie, on arrive à la corolle de marbre du mausolée. Et au cœur de la corolle de marbre, il y a la corolle des hommes qui se pressent autour de la tombe du saint et de ses voiles colorés sur lesquels un serviteur dépose pétales et sucreries venues de cette Inde qui souffre, pour que le

saint transforme la douleur en douceur, lui le grand faiseur d'or. Et au cœur de ces voiles, au-delà des couleurs, des douleurs, des douceurs, et des leurres des vœux que l'on veut voir éclore pour vivre et vivre encore comme on l'a toujours fait, qu'y a-t-il, si la quête brûle encore ? Il y a tous les voiles de ces vœux que nous fîmes, et qui errent en peine, dans l'attente d'être exaucés ou dissous. Et au-delà il y a la quiétude, flamme infime mais infinie où ta quête s'entend demander à elle-même : « Qui es-tu ? » Et si tu peux répondre, comme Majnoun « le fou » à Leila, « la nuit » : « Je suis toi. »... alors cette flamme nue t'introduit aux secrets des extases, dont les pluies de pétales et les vents de parfums sont l'aumône en promesse de promise laissée en ce bas monde aux amoureux de l'autre. Derrière le mausolée, il y a des rochers, une plage, des enfants qui se baignent et qui touchent déjà, dans le soir qui vient, un peu du ciel, plus proches de lui que ceux qui peuplent les gratte-ciels en face.

De l'autre côté de Bombay, quand on marche depuis la jetée de l'île d'Elephanta vers la grotte de Shiva, pas de mendiants, mais des marchands et des singes inquiets. Dieu ici a une tête, trois visages, cent-huit noms, toutes les formes du monde et il a la couleur du roc nu, sans offrande ni fleurs. Mais il redonne la mémoire dans le miroir de ses traits calmes comme l'amour du saint Ali.